

1. Ainsi par exemple en France, on peut estimer à 300 km par an en moyenne la longueur des emprises ferroviaires déclassées depuis 1960 (cfr *Le Temps des gares*, Paris, p. 115). En treize ans, de 1963 à 1976, la Société nationale des chemins de fer britanniques a supprimé 3.539 gares. Quant aux Etats-Unis, où le déclin du système ferroviaire atteint une ampleur considérable, on évaluait que sur les quelque 40.000 gares édifiées depuis le XIX^e siècle, il n'en restait plus vers 1975 que 20.000 environ, dont une majeure partie n'est plus utilisée (*Ibid.*, p. 121).
2. Cfr l'article de F. LAROCHE paru dans *La Libre Belgique* du 3 novembre 1988, p. 4 sur le sujet qui retient notre attention ici, article qui nous a servi de fil conducteur.
3. Sur ce problème, on verra le numéro spécial 12 de mai 1988 du *Patrimoine industriel* consacré aux Actes du colloque «Reconversion des sites industriels désaffectés» qui s'est tenu à Bruxelles le 18 novembre 1987. On consultera aussi *Le patrimoine industriel et sa reconversion*, Bruxelles, 1987. Dans une perspective plus large, on parcourera le volume *Les grandes friches industrielles*, Paris, 1986.
4. Sur Rochefort, on trouvera un bon aperçu dans A. VAN ITERSON et S. GENICOT *Rochefort, images du passé*, Rochefort, 1978.

○ Les forges de Clabecq ont cent ans : deux expositions

Au mois d'août dernier, les Forges de Clabecq fêtaient le centième anniversaire de leur constitution en Société Anonyme, le 11 octobre 1888. Mais, en vérité, 1888 n'est qu'un jalon dans l'histoire de la Société puisqu'on peut déjà remonter à 1781 pour retrouver les origines du travail du fer à Clabecq; à cette date, en effet, le Bruxellois Marcus Petrus Van Esschen fit acter devant notaire sa volonté de construire un moulin à battre le fer. «*Point singulier que cet endroit pour créer une industrie du fer, loin des sources de mineraï et de charbon; seule l'énergie hydraulique fournie par la petite rivière la Sennette et la relative proximité de la chaussée de Bruxelles paraissent justifier ce choix*» (1). La volonté d'entreprendre se retrouve en 1819 quand, à côté du moulin à battre le fer, sont érigés une paire de cylindres à laminer, trois fours pour les «platines», un four à réverbère, trois chaufferies, quatre macas (gros marteaux pour battre le fer) et une «calebasserie» (calebasse: creuset ou fourneau du fondeur). L'entreprise est alors dénommée «Fonderie et Platinerie en fer de Clabecq». En 1828, l'usine est reprise par deux autres Bruxellois, Warocqué et surtout Goffin qui allait, pour sa part, donner un élan nouveau et décisif à l'ensemble par, notamment, la construction du premier laminoir à fer en 1850, le démarrage du premier laminoir à tôles en 1857 et — nouvelle preuve de modernisation de l'usine — l'édification d'un train à tôles fortes qui succédaient à celle d'un laminoir à tôles fines. Poursuivons notre aperçu historique pour signaler, en 1909, la décision de construire une nouvelle usine comprenant hauts fourneaux, aciéries et laminoirs. La mise en marche officielle du nouveau site se fera le 1^{er} janvier

1911. Désormais, les Forges de Clabecq se mutent ainsi d'entreprise transformatrice et entreprise productrice. Après les nombreux dégâts occasionnés par la première guerre mondiale, les Forges reprennent leurs activités en 1920 et peuvent s'enorgueillir, dans les années trente, de posséder: quatre hauts fourneaux, une aciérie comprenant quatre convertisseurs Thomas, une centrale électrique, un train blooming duo réversible, une tôlerie capable de laminer normalement les tôles de 3 à 40 mm d'épaisseur, un train de 450 mm à fers moyens, un train de 300 mm à aciers marchands, un train à fil, petits fers et feuilards, diverses installations de réparation, forges, fonderie et broyage à scories. Autres dates importantes: 1959, décision de construire un nouveau complexe sur le site d'Ittre, de l'autre côté du canal de Charleroi-Bruxelles, canal dont — soit dit en passant — l'ouverture en 1837 avait été très propice à l'usine-mère; 1964, mise en activité d'un nouveau laminoir à tôles, le quatrième construit à Clabecq; 1971, installation d'un train finisseur à tôles; 1972, nouveau haut fourneau; 1974 et 1976, lancement de deux lignes de coulée continue. Malheureusement, dans les années 1975, c'est la grande crise qui s'acharne

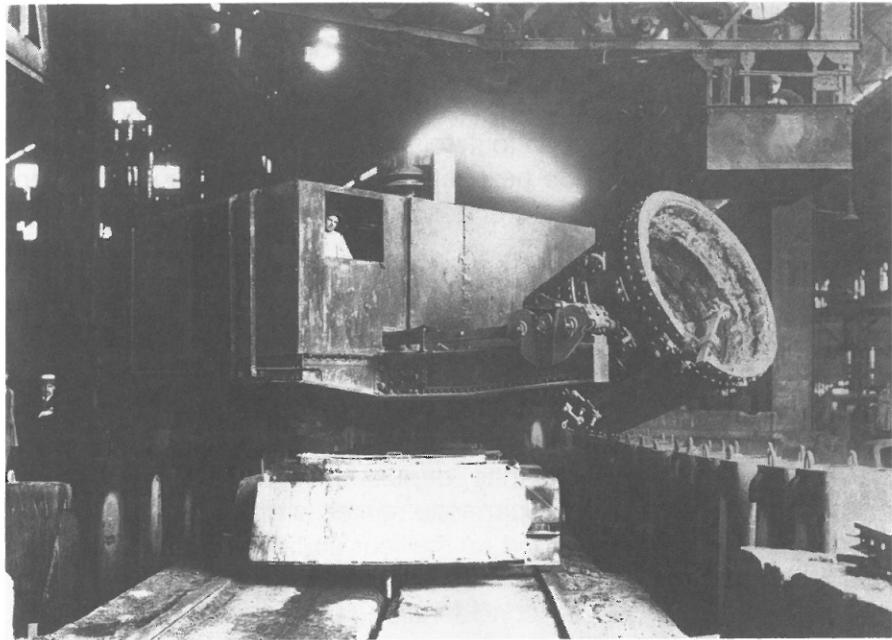


Forges de Clabecq: Vue générale récente des hauts-fourneaux.

sur la sidérurgie mondiale; Clabecq ne sera pas épargnée et arrêtera progressivement la fabrication d'un certain nombre de produits, pour se spécialiser dans la production de tôles fortes et moyennes qui en font aujourd'hui le premier fabricant de ces produits pour le Bénélux, sans compter des exportations dans plus de cent pays (la capacité de production des laminoirs à tôles est actuellement de l'ordre d'un million de tonnes par an). Même si les effectifs sont tombés de nos jours de plus de 6.000 à 2.500 personnes (2), les Forges de Clabecq restent présentement le plus gros employeur de main-d'œuvre du Brabant Wallon, naguère fortement industrialisé dans d'autres secteurs. Désormais, grâce à une fine stratégie qui consiste à servir de complément plutôt que de concurrent aux grandes firmes sidérurgiques à vocation internationale, les Forges de Clabecq peuvent voir l'avenir avec sérénité: les carnets de commande sont bien remplis et les résultats sont redevenus nettement bénéficiaires (bénéfices de 600 millions au 30 juin 1988) (3).

Venons-en maintenant aux deux expositions qui commémoraient, du 20 août au 11 septembre 1988, ce centenaire des Forges de Clabecq. On dira quelques mots sur leur contenu avant de les «jauger» et d'y apporter certains commentaires, le cas échéant.

La première exposition, dont le but avoué ne revêtait pas un caractère didactique mais se voulait simplement un rappel de souvenirs destinés à récréer l'atmosphère du passé de l'usine, rassemblait des documents épars et en tout genre. Beaucoup d'anciennes photos, notamment celle — majestueuse — du Conseil d'administration de 1887 entourant le maître des lieux, Josse Goffin; une autre représentant l'impressionnante galerie des machines où l'on étirait les rails de chemin de fer; une grue colossale de 1933 transportant l'acier aux convertisseurs Thomas; une photo de la visite que fit aux Forges, en 1938, le prince Baudouin; sans oublier nombre de clichés des hauts fourneaux pris sous toutes leurs facettes. En grande quantité également — comme à l'accoutumée dans ce genre d'exposition — des cartes postales: vues d'ensemble des Forges ou vues plus précises du château des patrons, de la statue de Josse Goffin, des habitations des employés, de l'hôtel des aciéries. Mentionnons encore en vrac des reproductions de l'ancien bâtiment administratif, des musiciens de la Société Philharmonique du Progrès, des anciennes cités ou du «Château des Italiens», ce château fortement remanié au XVIII^e siècle qui fut racheté par les Forges de Clabecq pour être converti en home d'accueil pour travailleurs immigrés; il faut savoir que, dès 1962, les



Grue transportant l'acier aux convertisseurs Thomas (1933).

Forges avaient embauché plus de 600 travailleurs italiens. Ils étaient 700 en 1970 et représentaient 75% des immigrés; ceux-ci, à leur tour, représentaient 25% de la population totale de Clabecq (4). On put aussi découvrir de vieilles factures et des grands livres des bilans de 1902 à 1920 venant tout droit des archives de l'usine. L'exposition avait également un côté artistique avec des œuvres de Jacques Bardiau et de Charles Crampagne, peintres à leurs heures, dont les tableaux expriment le travail de l'acier tel qu'ils le voient. La luminosité de la matière en fusion a d'ailleurs inspiré un autre artiste. En 1956, André Delvaux réalisait dans les Forges de Clabecq un de ses premiers films. Non pas un reportage sur la vie des ouvriers ou sur la fabrication de l'acier, mais une œuvre où le cinéaste joue sur le décor et la lumière pour restituer toute l'ambiance de l'usine. Ce film d'une quarantaine de minutes passa d'ailleurs en projection continue pendant toute la durée de l'exposition. On s'en voudrait de ne pas mentionner que bon nombre de documents ici offerts au public ont été réunis par les ouvriers eux-mêmes, dont certains, vivement intéressés par le passé de la Société, consacrent maintenant une bonne partie de leurs

loisirs à prendre contact avec d'anciens travailleurs en vue de rassembler le plus de choses possibles sur les Forges, sur «Leurs» Forges. Heureuse initiative, s'il en est, qui mériterait non seulement d'être encouragée mais aussi d'être imitée et suivie par d'autres acteurs du monde du travail, à condition toutefois de sensibiliser et de motiver les principaux intéressés et de ne pas les laisser agir en toute indépendance vis-à-vis des décideurs et des donneurs d'ordre.

Seconde exposition, qu'on pourrait qualifier de complément social de la précédente, organisée par la section locale de la F.G.T.B., qui tenait également à participer à la commémoration. Il s'est agi ici de résumer la manière dont le syndicat socialiste a fait face à tous les problèmes de l'usine de Clabecq. Des panneaux, didactiques ceux-ci, évoquaient, essentiellement par des coupures de presse, les épisodes les plus significatifs de cette lutte, depuis février 1943 jusque maintenant. Ainsi, par exemple, un panneau relatait la grève d'octobre 1962 lorsque le syndicat revendiqua un meilleur équilibrage des avantages dus à l'ancienneté; c'est d'ailleurs depuis lors que les autorités des Forges prirent vraiment en considération la délégation syndicale. Tel autre panneau rappelait le licenciement, en 1970, de deux délégués de la F.G.T.B. lors d'une restructuration. Et, à l'avenant, toute une série d'autres panneaux insistant sur les luttes de solidarité ou autres manifestations marquantes. A épingle ici un graphique très révélateur de la régression de l'emploi aux Forges depuis 1971. Bref, une exposition qui signala que si les Forges de Clabecq se portent mieux qu'il y a quelques années, restent néanmoins en toile de fond pas mal de problèmes sociaux: chômage, immigration, assistance, etc...

Intéressante de par les pièces présentées, cette double exposition — la première surtout — manquait malheureusement de cohérence et de clarté. Disposés sans véritable logique, les documents se laissaient difficilement insérer dans leur contexte historique; c'est ainsi, par exemple, que le visiteur passait de certaines vues extérieures des Forges à des photos de l'intérieur des bâtiments pour rencontrer ensuite de nouvelles vues extérieures, via des pièces d'archives et autres documents comptables donnant l'impression d'avoir été placés à tel endroit plutôt qu'à tel autre sans raison apparente. L'absence de légendes faisait également cruellement défaut, rendant certains documents pour le moins énigmatiques, telle cette photo de trois personnes dont on ne sait rien: il s'agissait en fait de quelques-uns des premiers ouvriers italiens arrivés aux Forges. Sans devoir multiplier les exem-

bles, on aura compris que cette exposition manquait singulièrement de fil conducteur. Ne pouvaient, à la limite, la comprendre et en saisir les nuances que ceux qui avaient travaillé aux Forges, ce qui — pour une exposition qui, somme toute, se voulait surtout une manifestation de relation publique destinée à vanter les mérites actuels de l'usine de Clabecq — risqua de laisser nombre de visiteurs sur leur faim. Ce n'est pas non plus le mince catalogue, édité pourtant à 3.000 exemplaires (prospérité oblige!), *Forges de Clabecq. Mémoires*, qui, avec sa trentaine de photos tout aussi hétéroclites que l'exposition, permettra d'appréhender de manière claire et précise ce que furent et ce que deviennent les Forges de Clabecq. Comme quoi — et ce sera hélas le banal mot de la fin — une exposition à vocation industrielle ne s'improvise pas et ce qu'on y présente ne doit pas avoir l'aspect d'un puzzle mal reconstitué.

Jean-Pierre HENDRICKX

1. Extrait du discours prononcé le 22 septembre 1988 par M. Pierre DESSY, président administrateur délégué de la S.A. des Forges de Clabecq.
2. Quelques chiffres: en 1896, les Forges de Clabecq employaient près de 1.500 salariés; en 1937, plus de 2.000; en 1962, 3.970; en 1970, 5.066; en 1978 (malgré la crise de la sidérurgie), 6.229. Cfr article *Clabecq*, dans *Communes de Belgique. Dictionnaire d'histoire et de géographie administrative*, sous la direction scientifique d'Hervé HASQUIN. Bruxelles, 1980, p. 322-323.
3. Les quelques considérations qui précèdent sont extraites en partie du dossier historique rédigé par Bernard DESSY à l'occasion du centenaire des Forges de Clabecq; elles se basent aussi sur les travaux de Jean-Louis VAN BELLE (notamment pour les origines des Forges à la fin du XVII^e siècle), de L. LAUWERS, *Essai d'un aperçu historique de Clabecq* (dans *Le Folklore brabançon*, n° 136, 1957, p. 454-465), et de R. MANGELINCKX, *Clabecq et sa sidérurgie* (dans *Revue belge de géographie*, 1963, t. LXXXVII, p. 259-351).
4. Cfr *Communes de Belgique...*, op. cit., p. 322-323.